

Édouard Montpetit

Économiste, Université de Montréal (1881-1954)

(1941)

# “D’une culture canadienne-française.”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,  
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: [jean-marie\\_tremblay@uqac.ca](mailto:jean-marie_tremblay@uqac.ca)

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: [http://www.uqac.ca/Classiques\\_des\\_sciences\\_sociales/](http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales/)

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque  
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

## Édouard Montpetit (1881-1954)

### “D’une culture canadienne-française”

Une édition électronique réalisée à partir du texte d’Édouard Montpetit, “D’une culture canadienne-française”. Un article publié dans la revue **L’Action nationale**, vol. 18, no 1, septembre 1941, pp. 46-52. Dossier : Enquêtes.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5” x 11”)

Édition numérique réalisée le 28 août 2005 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.



Édouard Montpetit

## “D’une culture canadienne-française”

**L'ACTION NATIONALE**

L'ACTION NATIONALE: Le crime d'Arvida..... 1  
Pres-Ilbert Bédoin: Ne quiesce pas les promesses de la suite..... 8  
Henry Bessonne: L'Amérique du peuple noir (poème et après)..... 18  
Théodore Dictionnaire: Nos revendications sociales..... 31

•

**Nos enquêtes**

**UNE CULTURE CANADIENNE-FRANÇAISE**  
Rapport de MM. Edouard Montpetit et Pierre Dictionnaire..... 46

•

**Chroniques**

Marie La Motte: Lettres amicales..... 42  
Edmond Lacombe: Une semaine de Noël..... 44  
E. F.: Une semaine poétique..... 46  
...: Un autre Noël..... 48

**Vie de l'équipe**

André Dictionnaire: Surveys à l'étranger..... 70  
...: Les faits..... 71

**OÙ NOUS EN SOMMES..... 81**

Vol. XVII, No. 1 • SEPTEMBRE 1941 • MONTREAL.

Un article publié dans la revue *L'Action nationale*, vol. 18, no 1, septembre 1941, pp. 46-52. Dossier : Enquêtes.

Édouard Montpetit,  
“D’une culture canadienne-française” (1941)

“D’une culture canadienne-française”<sup>1</sup> Un article publié dans la revue L’Action nationale, vol. 18, no 1, septembre 1941, pp. 46-52. Dossier : Nos enquêtes.

Le Canada réunit dans le fonds de sa population un groupe français et un groupe anglais. Non pas un seul groupe, mais deux. Le pays, forme dans le temps et dans la réalité, résulte d’une double volonté, d’une double ténacité, l’une française, l’autre anglaise. Il se rattache, ainsi construit, à l’Europe, à l’Empire britannique surtout qui tient à le garder dans ses limites, qui assouplit dans cette intention la formule de sa domination jusqu’à en masquer la nervure sous des dehors d’autonomie ou d’indépendance. Il est américain sans doute, si rien ne peut faire qu’il ne soit en Amérique, mais il est britannique aussi, et français ; donc européen, par ses origines dont la marque est restée plus vivace, par ses traditions plus surveillées, par sa volonté plus ferme de se constituer et de rester distinct, même en Amérique. Toutes ces forces de résistance, mises au service d’une politique de personnification, d’identité, de communauté pétrie et sauvegardée dans le sens de l’histoire, résultent du caractère initial des deux groupes et de la préservation de leurs traits ethniques.

---

<sup>1</sup> En résumé, voici le questionnaire adressé à une quarantaine d’intellectuels :

1. A votre avis, existe-t-il une culture canadienne-française, distincte de l’étatsunienne, de l’anglo-canadienne et de la française, ou, plus humblement, cette culture est-elle en voie de formation ?
2. Dans quel sens devons-nous orienter notre culture ?

Dix-sept réponses ont paru à date. Ce sont celles de - MM. Marcel Cadieux et Paul Tremblay (novembre 1940) ;

Victor Barbeau, Ringuet et Alf. Desrochers (janvier 1941) ;

Marius Barbeau, Alb. Pelletier et C. Marchand (fév.) ;

C. Ouellet, J.-C. Falardeau, Mgr O. Maurault (mars) ;

P. Gabriel-M. Lussier, O.P. et Léon Lortie (avril) ;

Ant. Perrault, Jean Bruchési et Alb. Tessier, ptre (mai) ;

Valdombre et François Hertel (juin).

On lira d’autres réponses dans nos prochaines livraisons. -Bien entendu, chacun exprime en pleine liberté son opinion, qui n’est pas nécessairement celle de la revue. - La Rédaction.

Comment dénouer le nœud gordien d'une existence que menacent tant de complications et qui s'accomplit dans des conditions artificielles dont le faisceau se constitue à l'étranger ? En d'autres termes, où le Canada puisera-t-il, non plus seulement ses résistances à l'absorption, mais les énergies positives qui assureront sa personnalité ?

Dans une culture ou, si l'on préfère, dans une civilisation acceptée, poursuivie et partagée. C'est la seule solution. Ce point, auquel on aboutit par quelque chemin que l'on prenne, revêt donc une importance extrême, une valeur déterminante de première grandeur. Je suis, pour ma part, singulièrement réconforté par l'opinion très nette d'André Siegfried à ce propos. Elle confirme, elle revêt d'une autorité « extérieure », les conclusions auxquelles ont été contraints ceux qui ont réfléchi sur nos destinées. Il s'agit, pour les deux Canadas, de s'unir dans une pensée commune, nourrie de deux conceptions de la vie qui soient suffisamment vives et nettes pour orienter le pays vers le progrès américain plié aux exigences d'une souveraineté sauvegardée.

Dans son livre, *Chronique privée*, Jacques Chardonne observe, à propos de civilisation, que la culture germe de faits pressés « comme un terreau » et non d'idées toutes bâties, sans contact avec la vie, sans l'épreuve quotidienne de la vie ; qu'elle ne lève pas, en particulier, de doctrines dont l'enivrement est d'autant plus capiteux qu'il est plus libre, maître de tous les orgueils, d'idéologies meurtrières rattachées à la forêt primitive où prit corps la lutte pour la vie. Il faut être préparé à absorber la vérité vivifiante, et à la muer en action. Or, comprendre le sens de la vie de chaque jour, exige une préparation, un assouplissement, une aération, une adaptation de l'intelligence qui devient une universelle vibration. En d'autres termes, s'être placé par l'observation et la méditation dans un état de réceptivité : « être disponible », dit admirablement Bérénice.

Ce principe essentiel, il suffit, pour en apercevoir la fécondité, d'en montrer l'application dans quelques-unes des entreprises que réclament nos besoins.

Notre logement sera construit avec les matériaux que fournit le milieu, à l'aide des procédés et des instruments imaginés par les hommes qui nous entourent : nous ne bâtissons pas une église, une école, une usine ou un pont avec d'autres éléments que ceux dont nous disposons : pierre, brique, ciment, armature de fer, appareils de manutention, de mesure et d'analyse ; mais nous les bâtissons selon notre esprit, notre goût, d'accord avec nos disciplines françaises et notre caractère. De cette volonté, si elle était inébranlable et généralisée, naîtraient des villes et des villages qui, tout en participant du plus virulent progrès - si prenant, si dominant qu'on le suppose - garderaient une physionomie française et canadienne,

Notre vêtement vient de partout, c'est entendu. On proclame a grands coups de réclame qu'il arrive en droite ligne de Paris ou de Londres ; mais tout le monde sait qu'il

est de New York ou de plus près encore : il n'est qu'une réplique, à des milliers d'exemplaires, d'un type qui a bien pu naître à Paris ou à Londres avant de s'engager dans la voie de la standardisation. Quand cela serait, y a-t-il une puissance au monde, même dans ce troublant domaine de la mode, qui nous empêchera de discerner et de choisir, d'harmoniser et d'accorder ?

L'ameublement prolonge notre vie intérieure et l'enrichit. Les meubles ne nous viendront peut-être pas de Chine ni d'Océanie ; mais de notre province, ou de l'Ontario, sinon des États-Unis, de France ou d'Angleterre, il n'importe. C'est leur disposition qui compte surtout, leur disposition qui crée l'atmosphère où se complait - fût-elle provoquée du monde entier - une sensibilité qui demeure française par la mesure, l'ordre, la distinction, l'harmonie. Combien s'entourent de souvenirs rapportés du monde entier, ou d'un coin du monde plus aimé ou plus regretté, qui savent - comme Loti - garder au milieu des choses ainsi assemblées au hasard des voyages, l'indéfectible ordonnance, la lumière de l'esprit.

Est-il absolument indiqué de se nourrir de conserves ou de subir le menu des tôles standardisées ? Quand restaurerons-nous, pour la rétablir dans ses droits selon son succulent passé, notre cuisine canadienne ? Serons-nous moins américains parce que nous mangerons mieux ? Mais pourquoi évoquer les hôtels et les brasseries où s'impose une cuisine destinée au public, soumise, à cause de cela, à une sorte de loi du grand nombre ? Revenons au domicile de l'individu. Il emploie, sous l'impulsion d'une réclame effrénée, assaillante, tous les ustensiles que l'ingéniosité américaine lui propose, tous les produits aussi que l'industrie déverse sur lui ; c'est un danger, évidemment, mais qui peut être écarté, sinon utilisé. Dans le décor mécanisé, imposant de commodité, le goût, la finesse, la gourmandise même - signe de civilisation, disait naguère M. Henri Bourassa, retour d'Europe, - trouvent leur place et gardent leur influence distinctive. Les restaurants étrangers qui - quelques-uns depuis fort longtemps - ont su conserver une clientèle, non seulement assidue mais intelligente et gaie, prouvent - ainsi d'ailleurs que ceux de New York - que l'on peut fort bien manger, même en Amérique, même mué en Américain. Il suffit de s'attacher à la formule, fût-ce dans un décor d'usine.

En d'autres termes, l'objet que l'on acquiert, tous les objets que l'on acquiert, peuvent bien venir des États-Unis : une voiture automobile ou les dispositifs savants de la chambre de bain, et des tas de meubles avec cela ou de tableaux. On est bien libre de préférer ce genre, comme, à Paris même, nombre de gens n'ont de goût que pour la gravure ou le meuble anglais ; ce qui compte, c'est toujours la disposition de choses qui d'ailleurs s'uniformisent dans le monde entier. D'où vient, par exemple, l'automobile comme nous la connaissons aujourd'hui, si différente de la première, de forme, de ligne, de teinte, d'élégance ? Elle vient en ligne courbe de Paris et de Détroit ; elle a subi, dans ses transformations heureuses, la double influence du constructeur améri-

cain et de l'artiste français. Ainsi faite, que ce soit sur les routes de France ou d'Amérique, elle met le progrès qu'elle représente à la disposition de nos fantaisies qui seules, en définitive, nous enrichissent et nous transforment. Cet instrument, que j'ai le droit de choisir selon mes préférences, m'assure la « possession du monde ».

Même en philosophie, des attitudes pratiques peuvent jaillir des principes uniformes et respectés, car les principes sont posés pour qu'on les applique à la vie, dans la paix et non dans la guerre ; et, en religion, sous l'immuable conduite de la foi et de la doctrine, les procédés peuvent varier en vue de faciliter pour les âmes l'accomplissement de l'œuvre divine. Bref, on continue de penser et de croire à la française dans les murs d'une école américaine ou sous les voûtes d'une de ces délicieuses églises, comme il en est, dont le clocher, bien pris dans la terre, regarde au loin frémir l'Atlantique à l'appel de ses voix.

L'essentiel pour nous est de nous pénétrer de cette vérité : il est possible de vivre en Amérique, d'utiliser le progrès américain - en gardant le droit de le juger - et de rester français, et même de fortifier notre attitude française. Comprendre cela, c'est avoir gagné déjà la victoire ; autrement, nous subirons, par ignorance, toutes les invasions. Nous redoutons le contact anglo-saxon dans notre pays parce que nous savons ce qu'il représente pour nous d'embûches et de dangers ; mais nous subissons sans révolte les pénétrations américaines. Le jour où nous plierons la formule américaine à notre génie français plutôt que de la subir, nous serons non seulement sauvés mais fortifiés.

Pour cela, il faut nous attacher de toutes nos fibres à la culture. Nous disons : notre langue, nos institutions et nos droits, et ce sont là autant de mots d'ordre précieux mais qui ne représentent rien sans la connaissance et sans la culture française où ils se retrempe, où ils retrouvent leur signification. Ayant installé chez nous cette culture, qui ne s'y trouve pas encore dans sa plénitude, l'ayant mise au service de nos traditions : religion, langue, droit, paroisse, famille, personnalité, nous n'aurons pas à craindre l'américanisme qui n'est un danger que si nous nous laissons dominer par lui plutôt que de le prendre en croupe dans notre course vers l'étoile.

Edouard MONTPETIT  
1941.

Fin du texte.